

TALLEYRAND

A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION¹

C'est une phrase de Talleyrand qui a fait fortune : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. » Au lendemain de la guerre d'Amérique, la France, fière d'avoir fait triompher la cause de la liberté, jouissait de la joie d'avoir effacé les souvenirs douloureux de la guerre de Sept ans. L'invention des frères Montgolfier, la première représentation du *Mariage de Figaro*, la convocation de l'assemblée des notables : autant de signes, dans des domaines divers, d'un esprit nouveau, qui provoquaient partout des applaudissements et faisaient naître l'espérance. La France, pleine d'optimisme, se voyait sur le seuil de la terre promise; une ère enchantée s'ouvrait devant elle, où la nation régénérée, délivrée du cauchemar de la banqueroute, allait trouver comme une jeunesse nouvelle et les routes du bonheur. Vraiment, dans ces années de mirage, il faisait bon vivre.

La vie d'alors fut douce en particulier pour l'abbé de Périgord. « En sortant de Sorbonne, dit-il, je me trouvai sous ma propre, libre et unique direction. » A cette époque il avait vingt-quatre ans. Reims aurait pu être sa résidence, puisqu'il s'était fait inscrire dans ce diocèse; mais Paris était autrement attrayant. Il se logea à Bellechasse, « dans une maison petite et commode ». C'était un des plus silencieux quartiers de la capitale; on n'y entendait guère d'autre bruit que les cloches de nombreux couvents; de vastes jardins, des

1. Voir la *Revue de Paris*, n° du 1^{er} janvier 1927.

manières de parcs, dont quelques-uns subsistent encore, donnaient à cette partie du noble faubourg Saint-Germain un caractère de campagne. Il habitait lui-même sur le domaine des chanoïnesses du Saint-Sépulcre de Jérusalem, dites religieuses de Bellechasse, à peu près à l'angle sud-ouest de la rue Saint-Dominique et de la rue de Bellechasse.

Celui qui avait dévoré tant de livres au séminaire de Saint-Sulpice eut pour premier soin de former une bibliothèque; dans la suite, dit-il, elle « devint précieuse par le choix des livres, la rareté des éditions et l'élégance des reliures ». Il fut toujours grand amateur de livres, et aussi grand spéculateur sur les livres; car il fit trois fois la vente de sa bibliothèque: en 1793, à Londres; en avril 1811, à Paris; en mai 1816, à Londres: celle-ci est la *Bibliotheca splendidissima*. La bibliothèque qui fut vendue en son hôtel de la rue Saint-Florentin deux mois après sa mort était un « singulier assemblage de toutes sortes de livres, aussi bien profanes que sacrés, aussi bien sceptiques ou athées que chrétiens et orthodoxes; rayons chargés d'œuvres pies et d'œuvres légères, Dieu et le monde, Satan et la politique. » Satan eut aussi sa place sur les rayons de Bellechasse, sinon dès la première heure, certainement sans attendre longtemps.

Gouverneur Morris rapporte, en effet, à la date du 25 janvier 1790, qu'ayant rencontré au Louvre, chez madame de Flahaut, l'évêque d'Autun, qui était un grand habitué de la maison, il lui rappela qu'il devait lui prêter un livre. Son domestique alla le chercher chez l'évêque, qui le remit à l'Américain. Celui-ci se borne à remarquer: « Il est quelque peu drôle de recevoir le *Portier des Chartreux* des mains d'un Révérend Père en Dieu. » Sans être d'une pudibonderie puritaine, c'est bien le moins qu'on puisse penser. *L'Histoire de dom B..., portier des Chartreux, écrite par lui-même*, élégant petit volume de 318 pages in-12, paru vers 1745, est, dans son texte et dans ses figures, qui n'ont pas mutuellement besoin de commentaires, une succession d'obscénités sans nom; à quatre reprises, au cours du XIX^e siècle, les tribunaux français ont ordonné la destruction de ce livre ordurier. Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, le *Portier des Chartreux* se trouvait dans beaucoup de bibliothèques d'amateurs, comme le *Gazetier*

cuirassé, de Morande, que Talleyrand lui-même déclare « un libelle infâme », ou comme *Justine*, du marquis de Sade. Il faut faire sa part au goût pour les romans licencieux qui régnait chez les contemporains de Talleyrand; il faut se rappeler que George Sand brûla, dans les papiers de son honnête grand'mère, des chansons écrites de la main d'abbés et tellement obscènes qu'elle n'aurait jamais osé les lire elle-même jusqu'au bout. Cependant la présence dans la bibliothèque d'un ecclésiastique d'un recueil d'immondices comme celui que l'évêque d'Autun prêta à son ami, permet de dire que ce prêtre n'avait qu'un souci bien médiocre de la décence et de sa dignité.

La maison de Bellechasse eut tout de suite ses hôtes attitrés, et au premier rang Choiseul-Gouffier et Narbonne. Dans le monde, ces deux noms se joignaient toujours au nom de l'abbé de Périgord; ils étaient tous trois à peu près du même âge, Choiseul-Gouffier étant né en 1752, Talleyrand en 1754, Narbonne en 1755. Cependant c'était entre Talleyrand et Choiseul-Gouffier que l'amitié était la plus intime. Tout enfant, ils s'étaient connus au collège d'Harcourt. Dès que l'abbé de Périgord avait inauguré son existence dans le monde, il s'était empressé de rechercher son camarade de la rue de la Harpe. « M. de Choiseul, dit-il, est l'homme que j'ai le plus aimé. » Il terminait ainsi une lettre qu'il lui adressait (17 octobre 1787) : « Je veux que tu reçoives de moi un mot qui te dise que c'est de toute mon âme et dans tous les moments de ma vie, heureuse ou contrariée, ou même malheureuse, que je t'aime plus que tout au monde. Adieu, ne m'écris que quatre lignes, mais écris-moi. » On sait la place éminente que le voyage de Choiseul-Gouffier en Grèce lui valut dans le monde savant; il fut coup sur coup membre de l'Académie des inscriptions à trente ans et de l'Académie française à trente et un. Talleyrand a raison de juger son ami comme il fait : « Le goût exquis et l'érudition qu'il a portés dans les arts le placent parmi les amateurs les plus utiles et les plus distingués. »

Le comte Louis de Narbonne, qui passait pour être fils de Louis XV, n'avait pas la même tournure d'esprit : brillant,

superficiel, porté facilement à la camaraderie, il avait beaucoup de succès auprès des hommes qui ne se piquaient pas avant tout de bon ton. Il en avait beaucoup aussi auprès des femmes; on connaît ses liaisons avec la vicomtesse de Laval et avec madame de Staël. Cet ami spirituel, un peu léger dans la pratique des affaires, — il fut ministre de Louis XVI et ambassadeur de Napoléon, — était capable de se passionner, de se dévouer sans mesure. Pour Talleyrand, cela ne valait rien; ce côté du caractère de Narbonne lui a inspiré un paradoxe amusant. « Il faut, dit-il, en politique, comme ailleurs, ne pas engager tout son cœur, ne pas trop aimer; cela embrouille, cela nuit à la clarté des vues, et n'est pas toujours compté à bien. Cette excessive préoccupation d'autrui, ce dévouement, qui s'oublie trop soi-même, nuit souvent à l'objet aimé, et toujours à l'objet aimant, qu'il rend moins mesuré, moins adroit et même moins persuasif. »

Avec Choiseul-Gouffier et Narbonne, Lauzun faisait encore partie de l'intimité de Bellechasse. Armand de Gontaut, comte de Biron, puis duc de Lauzun, de sept ans plus âgé que Talleyrand, est le type de ces coureurs d'aventures, qui se sont fait un nom à la fois par leur bravoure et par leurs galanteries. Il avait vaillamment servi dans la guerre d'Amérique. Ami intime et compagnon de plaisir du duc de Chartres (Philippe-Égalité), il fut sans doute le trait d'union entre celui-ci et Talleyrand. « Courageux, romanesque, généreux, spirituel », ayant oublié depuis longtemps qu'il avait été marié à mademoiselle de Boufflers, il avait une folie à Montrouge, où Talleyrand, à l'époque de la Constituante, soupait en joyeuse compagnie. Ils firent tous deux partie de la mission à Londres en 1792. De retour en France, Biron fut général en chef de l'armée du Nord, dès le début des guerres de la Révolution; il devait mourir sur l'échafaud (31 décembre 1793), quand son ancien ami de Bellechasse était en Angleterre.

Les déjeuners de Bellechasse réunissaient à la table de l'abbé de Périgord les causeurs les plus brillants; bien des années après, il écrivait : « C'étaient des matinées excellentes pour lesquelles je me sentirais encore du goût. » Outre les trois amis dont on vient de parler, le prince de Bénévent a cité, parmi les convives habituels de ces années de jeunesse,

l'abbé Delille, le traducteur des *Géorgiques*, dont le poème des *Jardins*, publié en 1780, venait d'accroître la réputation, le médecin Barthès, chef de l'école spiritualiste de Montpellier, le banquier genevois Panchaud, dont il prisait beaucoup la science financière, Dupont de Nemours, un des grands noms de l'école physiocratique, Rulhière, qui abondait en anecdotes sur les cours de Russie et de Pologne, le comte de Lauraguais, plus tard duc de Brancas, littérateur et savant, connu par ses bons mots et son esprit frondeur, Mirabeau, qui devait être parfois en mauvais rapports avec son hôte, l'académicien Chamfort, qui excellait à ciseler des pensées. Talleyrand goûtait beaucoup l'esprit de celui-ci; il avait retranscrit pour lui-même quelques-unes de ses pensées, qu'il avait choisies parce qu'elles étaient en harmonie avec ses propres idées. Ainsi : « L'opinion publique est un tribunal qu'un honnête homme ne doit jamais reconnaître entièrement, mais qu'il ne doit jamais décliner. — Pour être aimable dans le monde, il faut se laisser apprendre ce qu'on sait. — En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur. » Ceci encore, qui est d'un observateur sans illusion : « Il y a telle fille qui trouve à se vendre, mais qui ne trouverait pas à se donner. »

Le prince de Bénévent rappelait un jour, dans des circonstances officielles, ces réunions de jadis, où lui et ses invités avaient pleinement goûté le plaisir de vivre; c'était en prononçant au Luxembourg, le 13 novembre 1821, l'éloge funèbre du comte Bourlier, évêque d'Évreux, membre de la Chambre des pairs. « Je l'ai vu », disait-il en parlant de ce collègue, « à des réunions où se trouvaient des hommes de lettres et des hommes du monde, se plaisant ensemble, parce que leurs esprits étaient plutôt divers qu'inégaux : Rulhière, peintre également piquant des mœurs du monde et des grands événements du jour; l'abbé Barthélemy, qui avait le bon goût d'avoir l'air de vous rappeler ce qu'il vous apprenait; Marmontel, dont les formes contrastaient si bien avec une conversation légère; Panchaud, dont le nom se présente toujours le premier dans toutes les traditions financières; le duc de Lauzun, qui avait tous les genres d'éclat, beau, brave, généreux et spirituel; le chevalier de

Narbonne, étincelant de gaieté et d'esprit; le comte de Choiseul-Gouffier, qui avait voyagé et résidé dans le Levant comme ambassadeur à la fois, en quelque sorte, et de nos rois et de nos arts. Des hommes aussi distingués, tous dans leurs avantages, animés chacun par l'esprit des autres, devaient nécessairement laisser à l'esprit et à la mémoire des impressions de tout genre. »

De quoi parlait-on dans ces déjeuners de Bellechasse? De toutes les nouvelles du jour, questions de politique, de commerce, d'administration, de finances; on peut croire qu'avec un Lauzun, un Narbonne et d'autres convives, les histoires galantes n'étaient pas laissées de côté. Le traité de commerce franco-anglais de 1786 fut l'objet de nombreuses discussions, peu favorables en général à Vergennes, qui l'avait signé. Quel sujet inépuisable de conversations pour ces hommes, jeunes pour la plupart, intelligents, ambitieux, indépendants, que la vie de la France à cette époque!

Au dehors, c'était la guerre d'Amérique qui excitait un intérêt universel. Les campagnes de d'Estaing, de d'Orville, de La Motte-Picquet, de Guichen, de Grasse, de Suffren, de Rochambeau, le siège de Gibraltar, la prise de Minorque : autant de drames militaires, qui passionnaient les esprits. Quand on apprit en 1782 la malheureuse affaire de la Dominique, une fièvre patriotique s'empara de l'opinion; des dons affluèrent des divers corps de l'État et des particuliers, pour fournir au gouvernement le moyen de réparer ce malheur. Pour sa part, l'abbé de Périgord arma un corsaire contre les Anglais, de concert avec son ami Choiseul-Gouffier; le maréchal de Castries, ministre de la Marine, leur fournit les canons.

Au dedans, c'était la crise du Trésor public. Depuis le renvoi de Turgot, deux ministres s'efforçaient d'y porter remède par des moyens différents, Necker et Calonne, le médecin Tant pis et le médecin Tant mieux. Necker n'eut jamais le don de plaire à Talleyrand; sa fille ne fut pas dans le même cas. Il ne voulut jamais aller chez lui, malgré les sollicitations dont il fut l'objet; ce n'était ni un bon ministre des Finances ni un homme d'État; peu d'idées, point de principes d'administration; ses emprunts étaient mal faits, chers,

nuisibles à la morale publique; pour sa personne, il avait l'air d'un charlatan. Ce fut un grand malheur de rappeler ce ministre d'une vanité républicaine; « en 1788, le roi ne pouvait pas faire un plus mauvais choix »; avec des talents médiocres, il était plein de lui-même et sans consistance personnelle.

Les questions d'économie politique et de finances occupèrent de bonne heure l'attention du jeune abbé; il disait que cette matière était pour lui « pleine de charmes ». Son initiateur dans ce domaine avait été le Suisse Panchaud, l'un des fondateurs de la Caisse d'escompte, sous le ministère de Turgot; banquier de la cour, sa place était analogue à celle du directeur du mouvement des fonds dans notre ministère des Finances. Il avait une connaissance unique des marchés de Londres et d'Amsterdam, qui lui permettait de se livrer aux spéculations les plus fructueuses. Auteur d'un livre très nouveau, *Réflexions sur l'état actuel du crédit public de l'Angleterre et de la France*, doué d'une éloquence entraînante, qui n'était jamais plus grande que dans ses sorties contre Necker, il était comme un chef d'école pour Clavière, Mirabeau, d'Antraigues, Louis, Talleyrand. Celui-ci attribue la prospérité financière de l'Angleterre pendant une trentaine d'années à l'application de ses méthodes; il parle de lui avec une sorte d'enthousiasme. « M. Panchaud, dit-il, était un homme extraordinaire; il avait en même temps l'esprit le plus ardent, le plus étendu, le plus vigoureux, et une raison parfaite. Il avait tous les genres d'éloquence. Si le génie résulte de la faculté de sentir et de penser, répartie abondamment et également dans le même individu, Panchaud était un homme de génie. »

A vingt-six ans, en 1780, l'abbé de Périgord fut appelé à cette place d'agent général du clergé à laquelle il était destiné depuis l'assemblée de 1775. Il avait pour collègue, dans cette situation de grande importance, l'abbé Thomas de Boisgelin, cousin de l'archevêque d'Aix, qui, s'il faut l'en croire, lui laissa toute la besogne; l'abbé de Boisgelin était trop absorbé par sa passion pour madame de Cavanac, qui avait eu sa célébrité quand elle s'appelait mademoiselle de Romans et qu'elle avait eu un fils de Louis XV.

Talleyrand, qui a cru devoir signaler les mœurs peu régulières de son collègue de l'agence, avait-il à la même époque une conduite exemplaire? Un libelle de 1790 dit ceci : « Entré dans la carrière de l'agence, il n'en remplit aucuns devoirs. On l'a vu afficher les mœurs les plus scandaleuses, ne respecter pas même la décence que les hommes corrompus respectent encore. On l'a vu, dans le costume le plus indécent, courir les promenades publiques, aller publiquement chez des courtisanes, dont la célébrité était aussi scandaleuse que leur vie. On l'a vu abandonner tous les devoirs de sa place, pour courir en Bretagne à la suite d'une femme galante, aller à Longchamp avec cette même femme dans ces jours solennels (la semaine sainte) qu'une jeunesse en délire profane par son concours. » Calomnies, médisances, qui le dira? Ce n'est certainement pas Talleyrand; il ne se souciait en aucune manière de tout ce qu'on pouvait dire ou écrire à son égard; ne se vantait-il pas de s'endormir en lisant les pamphlets écrits contre lui? Il est certain que Talleyrand fit alors plusieurs voyages en Bretagne; il cherchait, disait-il, « à prendre une idée des pays d'états », il était persuadé qu'à cet égard la Bretagne l'instruirait davantage. Quelle expérience rapporta-t-il de ces voyages? Il ne l'indique en rien; il se borne à dire qu'en Bretagne se trouvait madame de Girac, belle-sœur de l'évêque de Rennes, et que, se trouvant avec d'autres personnes dans la chambre où elle était malade, il fit des bouts-rimés en son honneur. Cela rappelle assez bien sa manière de parler du sacre de Louis XVI; on sait qu'il n'y a vu qu'une occasion de rappeler le nom de trois femmes.

La place d'agent général du clergé mit l'abbé de Périgord en relations avec Maurepas, Turgot, (morts tous les deux en 1781), avec le marquis de Castries, le duc de Choiseul, Calonne, des conseillers d'État, des chefs d'administration. Il a nommé quatre ecclésiastiques qui l'aidèrent de leurs lumières dans ces fonctions difficiles : M. Mannay plus tard évêque de Trèves, M. Bourlier, plus tard évêque d'Évreux; M. Duvoisin, plus tard évêque de Nantes, et l'abbé des Renaudes, alors vicaire général de Tulle. Il dit de celui-ci : « C'était un homme assez habile à mettre en œuvre les idées des autres. » Le tour est élégant pour faire comprendre que des Renaudes rédigeait

des lettres et des rapports que lui, Talleyrand, s'appropriait ensuite en les revêtant de sa signature. Des Renaudes passait, en effet, pour le principal de ses « teinturiers ». Devenu évêque d'Autun, Talleyrand fit de ce collaborateur précieux l'un des vicaires généraux de son diocèse. Quand tous deux furent rendus à la vie laïque, il continua à recourir aux bons offices de celui qu'il appelait cavalièrement son aide de camp. Un informateur du ministre de Prusse à Paris en 1801 ne prétendait-il pas que des Renaudes lui préparait jusqu'aux petits billets du matin qui charmaient les hommes et les femmes de son intimité et que l'indolent diplomate se bornait à recopier? C'est un bruit qui se répète souvent dans la carrière de Talleyrand, que des secrétaires habiles, à présent un des Renaudes, plus tard un d'Hauterive ou un La Besnardière, faisaient la besogne dont il se donnait lui-même le mérite devant le public. Cela peut se dire de tout personnage haut placé; l'importance même de ses fonctions le met dans l'impossibilité de satisfaire, par ses seuls moyens, à toute l'étendue de sa tâche. Mais, s'il fournit à ses secrétaires le thème des idées à développer et s'il n'appose sa signature qu'au bas des textes qui ont traduit exactement sa pensée, — et Talleyrand passait à cet égard pour un censeur difficile, — comment prétendre qu'il ressemble au geai paré des plumes du paon? Il y a telles idées et telles expressions dans les écrits de Talleyrand qui portent sa griffe personnelle, sans que le doute soit possible. Pourquoi a-t-on dit qu'il s'était fait beaucoup aider? A cause de son affectation à ne pas faire de zèle, et cette affectation était peut-être une manœuvre pour tromper son entourage.

L'agence générale du clergé était une école excellente. C'est là que Talleyrand fit l'apprentissage des affaires. Suivant le mot de Mignet, « il avait la réputation d'un homme spirituel; il acquit celle d'un homme capable ». Les rapports avec le contrôle général pour le vote du don gratuit, les conflits avec les parlements pour la perception des droits ecclésiastiques, la fixation des dîmes et des pensions: autant de sujets qui demandaient des connaissances spéciales et beaucoup de souplesse dans la conduite des négociations. Talleyrand rappelait à la Constituante, le 10 octobre 1789,

qu'il avait soutenu, au cours de son agence, le caractère irrévocable des biens du clergé. « Les biens donnés à l'Église, avait-il dit alors, l'ont été irrévocablement; car, hors le cas d'une clause expresse de reversion, ils sont irrévocablement affectés à cet emploi, quelque sort que subisse le corps particulier auquel d'abord ils étaient attachés. » D'ailleurs le conseil des dépêches avait rendu un arrêt dans le sens opposé; c'était lors d'un conflit entre les Célestins de Lyon et le duc de Savoie. Un agent général du clergé pouvait avoir aussi à s'occuper des questions d'assistance et d'enseignement. Le 8 novembre 1780, Talleyrand adressait aux évêques une circulaire touchant la réforme des collèges; c'était toute une enquête sur l'éducation avec un questionnaire relatif aux méthodes d'enseignement.

Lors de l'assemblée générale du clergé de 1785-1786, qui se tint à Paris, au couvent des Grands-Augustins, l'abbé de Périgord fut élu pour l'un des deux secrétaires; l'autre était l'abbé Dillon. A ce titre, il rédigea un long rapport sur un conflit de juridiction qui s'était élevé entre les évêques d'Arras et de Saint-Omer d'une part, et les religieux de Saint-Vaast et de Saint-Bertin d'autre part. Le parlement de Paris avait rendu un arrêt qui exemptait les religieux de l'ordinaire. Pour l'abbé de Périgord, cet arrêt était « une surprise faite à la religion des magistrats ». Il fallait en espérer la cassation, pour le maintien des droits de l'épiscopat. L'assemblée, dans sa séance du 14 juillet 1785, avait approuvé ce rapport et avait exprimé à l'auteur ses vifs remerciements.

Cette assemblée prit connaissance d'un travail considérable, *Rapport de l'agence contenant les principales affaires du clergé depuis 1780 jusqu'en 1785*, qui portait les signatures des deux anciens agents généraux du clergé, l'abbé de Périgord et l'abbé de Boisgelin. L'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, disait de ce travail, en s'adressant aux membres de l'assemblée : « C'est un monument de talent et de zèle qui assure aux mains habiles par lesquelles il a été élevé votre perpétuelle reconnaissance. » Mais dans la collaboration des deux signataires, comment connaître la part qui revient à Talleyrand, ou encore la part qui revient au secrétaire de Talleyrand?

L'abbé de Périgord était agent général du clergé quand il entra en relations, dans des circonstances curieuses, avec un Anglais qui allait devenir un grand homme d'État. William Pitt, le deuxième fils de lord Chatham, député au parlement de Londres à vingt-deux ans, chancelier de l'Échiquier à vingt-trois, avait donné sa démission lors de la paix de 1783, et il était venu à Reims, au mois de septembre de la même année, avec ses amis Eliot et Wilberforce, dans l'intention de se familiariser avec la langue française. Talleyrand était alors auprès de son oncle l'archevêque. Quand il connut l'arrivée à Reims de cet Anglais qui avait déjà un nom, il s'était empressé de lui offrir son propre appartement dans l'abbaye de Saint-Thierry, où il résidait avec son oncle; pendant six semaines, il ne l'avait pas quitté. Que la conversation devait être intéressante entre ces deux jeunes hommes, l'Anglais de vingt-quatre ans, le Français de vingt-neuf, qui vivaient dans une intimité continue! Il se retrouvèrent neuf ans plus tard à Londres, en 1792. Ce fut un changement complet d'attitude de la part de Pitt, qui était à ce moment premier ministre. Dans l'unique entrevue qu'il eut alors avec Talleyrand, il se borna à rappeler en quelques mots le souvenir de leurs conversations de Reims. Talleyrand en fit la remarque à un ami, non sans amertume. Pitt ne fit pas davantage attention à son hôte de Saint-Thierry, quand il refusa de revenir sur l'ordre brutal, du mois de janvier 1794, qui le mettait à la porte de l'Angleterre.

Une autre rencontre du temps de l'agence pouvait laisser à l'abbé de Périgord des souvenirs plus agréables, auxquels il se mêlait comme une prophétie de sa carrière. Mis en relations par son ami Choiseul-Gouffier avec l'oncle de celui-ci, le duc de Choiseul, il lui fit visite à Chanteloup, en 1784; Choiseul avait alors soixante-cinq ans. Parmi les hôtes de l'ancien ministre de Louis XV, se trouvait un professeur de l'Oratoire, Hauterive, qui était exactement du même âge que Talleyrand; il devait occuper, pendant plus de trente ans, une situation en vue au ministère des Relations extérieures. Un soir, le duc de Choiseul se promenait dans les allées de Chanteloup qui avaient vu passer, depuis quatorze ans, tant de personnages connus; il avait pour compagnons l'agent général du clergé et l'Oratorien. Devant ces deux

jeunes hommes de trente ans, il se laissa aller à parler à cœur ouvert.

« Depuis mon départ, dit-il, il y a eu de funestes événements en Pologne... Cette violation en amènera d'autres, et alors qui sera au ministère? Ce ne sera pas, ce ne sera plus, comme avant moi, un homme d'Église. Il faudra que le ministère n'ait rien de commun avec l'Église. La France a eu cinq ministres cardinaux : Richelieu, Mazarin, Dubois, Fleury et Bernis; leur temps est fini; mais je crois toujours, et je ne pense à rien pour moi, que le ministre doit être un homme de cour...

» Dans mon ministère, j'ai toujours plus fait travailler que je n'ai travaillé moi-même. Il ne faut pas s'enterrer sous les papiers; il faut trouver des hommes qui les débrouillent. Il faut gouverner les affaires d'un geste, d'un signe... Je n'ai jamais composé de longs rapports; j'ai tâché de saisir ce qui fournissait à la conversation pour les ambassadeurs... Il faut faire travailler ceux qui travaillent; alors la journée a plus de vingt-quatre heures. Un ministre qui va dans le monde peut être à tout moment averti d'un danger, il peut le deviner, même dans une fête; et qu'apprendra-t-il dans ses bureaux, s'il est sans cesse enfermé?

» Enfin, vous, mon cher Abbé, si vous ne pouvez pas être premier ministre, vous pouvez être ambassadeur; il y a donc là un avis pour vous. Quant à Hauterive, qui va débiter par la Turquie, je le crois évidemment un de ces hommes qu'il faudra faire travailler pour le bien des affaires, pour la gloire de ses chefs et pour son propre avantage à lui-même. »

Dans ces confidences de Choiseul, il y avait deux conseils, dont Talleyrand devait faire pleinement son profit : pour être ministre, ne pas être homme d'Église, et faire travailler ceux qui travaillent. Aussi aurait-il pu mettre moins de sévérité dans son morceau « De M. le duc de Choiseul », lorsqu'il l'écrivit quelque trente ans plus tard. En lui reconnaissant « de l'esprit naturel... beaucoup d'assurance », il insiste, à diverses reprises, sur « sa légèreté, son imprévoyance, le peu de profondeur de ses vues ». Il termine ainsi son portrait : « M. de Choiseul ne sera pour l'histoire qu'un homme qui a gouverné la France par le despotisme de la mode.. »

Il a préparé de grands maux sentis jusqu'à nos jours. » Le parti pris du prince de Bénévent va jusqu'à l'injustice. Est-ce une jalousie rétrospective à l'égard du ministre que Catherine II avait appelé le cocher de l'Europe?

Talleyrand, selon la duchesse d'Abrantès, « fut d'abord de cette cohorte *clergéenne* qui exploitait alors les boudoirs et les ruelles ». Il n'en a point fait mystère lui-même. Ses parents, dit-il, voyaient peu de monde; leur maison ne lui fournissait pas le moyen de faire des relations intéressantes. A vrai dire, il n'eut besoin de personne pour se pousser dans le monde, et surtout pour se constituer un cercle de belles amies.

Voici Louise de Rohan, fille du prince Charles de Rohan-Montauban, femme de Charles de Lorraine, comte de Brionne, grand écuyer de France : femme d'une grande beauté et dont « la noble fierté se mêlait au prestige d'un sang illustre et fameux ». Talleyrand écrivait en 1833 : « J'avais passé chez elle les plus agréables années de ma jeunesse. » Il avait connu dans son salon ses deux filles, la princesse de Carignan et la princesse Charlotte de Lorraine. Avec celle-ci, plus jeune que lui d'un an, il avait ébauché un roman sentimental; devenue abbesse de Remiremont, elle mourut en 1786, à trente et un ans.

Dans le salon de la comtesse de Brionne, Talleyrand avait aussi fait connaissance de sa belle-fille, la princesse de Vaudémont, née Montmorency, qui avait neuf ans de moins que lui. Ce fut le début d'une liaison qui dura un demi-siècle et qui amena une correspondance active. On aura l'occasion de reparler de cette femme, qui demandait avant tout que son thé fût pris avec les hommes puissants du jour; elle avait aussi grand souci de la ménagerie d'animaux de tout genre au milieu de qui elle vivait.

Quant à madame de Brionne, qui présidait à cette réunion de jeunes femmes, elle inspira un jour un mot amusant au valet de chambre de Talleyrand, le fameux Courtiade. C'était au moment du mariage de son maître avec madame Grand. « Qui aurait pu croire, disait le brave homme, que nous fissions une telle sottise, nous qui avons eu toutes les

plus belles dames de la cour, nous qui avons eu cette charmante comtesse de Brionne; finir par nous loger comme cela, c'est à peine croyable! »

La comtesse de Brionne portait beaucoup d'intérêt à l'abbé de Périgord; elle le lui témoigna d'une manière assez singulière : elle imagina de faire donner à cet abbé de trente ans le chapeau de cardinal. Sans doute, son candidat était prêtre; mais son nom devait beaucoup plus peser dans cette affaire que ses vertus sacerdotales. Autre singularité : le patron de l'abbé auprès de la cour de Rome était un prince luthérien, le roi de Suède Gustave III. Ce souverain avait trouvé à Rome, en 1783, une bienveillance toute particulière auprès du pape Pie VI. La comtesse, qui l'avait rencontré lors de son séjour à Paris, prit le parti de lui demander son intervention personnelle auprès du Saint-Père; c'était au moment même où l'agence générale venait de mettre en évidence le nom de l'abbé de Périgord. Elle écrivit donc au roi de Suède, le 20 août 1784, en ces termes :

« Sire, Votre Majesté m'a fait jouir d'un bonheur bien rare, celui d'oser être confiante avec un souverain qu'on admire... Voici le moment où je vais user de la permission que Votre Majesté m'a donnée de réclamer ses bontés. C'est pour l'abbé de Périgord; sa naissance, ses qualités personnelles, les talents qui lui ont mérité l'estime de son corps, voilà, Sire, ce qui me fait oser employer la recommandation de Votre Majesté en sa faveur. » La comtesse demandait au roi de lui garder le secret; s'il voulait bien répondre à son désir, l'abbé de Périgord ferait alors « près du roi et de la reine, qui tous deux ont de la bonté pour sa famille, les démarches nécessaires pour obtenir une permission générale de solliciter un chapeau... »

Talleyrand n'eut point la pourpre romaine, bien que Gustave III, c'est Talleyrand qui le dit, eût obtenu de Pie VI la promesse d'un chapeau pour lui. Toujours d'après Talleyrand, cet insuccès fut une conséquence de l'affaire du collier. Madame de Brionne, cousine du cardinal de Rohan, avait pris son parti avec chaleur. De ce fait, Marie-Antoinette lui montra de l'humeur et fit agir à Vienne le comte de Mercy-Argenteau, pour que le gouvernement autrichien fît différer la nomination d'un cardinal français. N'y aurait-il pas une explication plus

simple? Louis XVI ne se serait-il pas mis en travers de l'ambition du candidat cardinal, comme il se mit longtemps en travers de l'ambition du candidat évêque, à cause des bruits qui couraient sur ses mœurs privées? Quoi qu'il en soit, l'abbé de Périgord, fier de l'affection de madame de Brionne et de ses filles, se consola de cette « contrariété » et de cette « petite vengeance » de la reine. « Je me reporte, dit-il, sur ce temps de ma défaveur à la cour, avec beaucoup plus de plaisir que sur beaucoup de situations heureuses où je me suis trouvé dans ma vie, et qui n'ont laissé de traces ni dans mon esprit ni dans mon cœur. »

Après la comtesse de Brionne, ses deux filles et sa belle-fille, voici la séduisante marquise de Montesson, née Charlotte Béraud de la Haie de Riou; devenue veuve, elle s'était remariée secrètement, en 1773, avec le duc d'Orléans. Le Palais-Royal vit avec elle des fêtes splendides; dans son hôtel de la rue de Provence, elle réunissait l'élite des écrivains, des artistes et des gens à la mode. Férue de la passion du théâtre, elle composait elle-même des comédies, qu'elle jouait avec plus ou moins de talent. « La maison de madame de Montesson qui se tenait tout à l'extrémité de la décence, dit Talleyrand, était singulièrement agréable. Pour amuser M. le duc d'Orléans, madame de Montesson faisait jouer par sa société quelques pièces qu'elle savait devoir lui plaire; et, pour non pas l'amuser, mais l'intéresser davantage, elle en avait elle-même composé plusieurs. Sur son théâtre, il y avait, pour le clergé un peu dissipé, une loge dans laquelle M. l'archevêque de Toulouse (Brienne), M. l'évêque de Rodez (Champion de Cicé), M. l'archevêque de Narbonne (Dillon), M. l'évêque de Comminges (Osmond de Médavy) m'avaient fait admettre. » C'est madame de Montesson qui dit un jour à l'abbé de Périgord ce mot amusant : elle comprenait fort bien qu'un femme ne lui refusât pas ses faveurs; mais qu'elle lui accordât sa confiance, non.

Voici la comtesse de Boufflers-Rouvrel, née Marie de Campar-Saujon, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans. Un soir, l'abbé de Périgord soupa chez elle à Auteuil; placé à une extrémité de la table, il parlait à peine avec son voisin. La duchesse de Gramont, sœur du duc de Choiseul, était parmi les

convives; c'était une femme sûre d'elle-même, qui avait exercé une grande influence pendant le ministère de son frère. Elle avait entendu parler de l'esprit de l'abbé, mais elle n'aimait pas les réputations qu'elle n'avait pas faites. D'une voix forte et rauque, elle interpella Talleyrand à travers la table. « Elle me demanda, rapporte celui-ci, ce qui m'avait assez frappé en entrant dans le salon, où je la suivais, pour dire : *Ah! Ah!* — Madame la duchesse, lui répondis-je, ne m'a pas bien entendu; ce n'est pas *Ah! Ah!* que j'ai dit; c'est *Oh! Oh!* ». Cette misérable réponse fit rire, je continuai à souper, et ne dis plus un mot. En sortant de table, quelques personnes s'approchèrent de moi, et je reçus pour les jours suivants plusieurs invitations. »

Voici Suzanne de Jarente, fille du marquis d'Orgeval, femme de Grimod de la Reynière. Son mari, ancien charcutier, est le fastueux fermier général, le prince des gourmets de son temps, dont les festins sont restés célèbres; Grimm assure que sa maison fut « l'auberge la plus distinguée des gens de qualité ». Cette maison, c'était le luxueux hôtel qu'il avait fait construire au coin des Champs-Élysées (avenue Gabriel) et l'ancien chemin de l'Abreuvoir-l'Évêque (rue Boissy-d'Anglas); en avant de l'hôtel, du côté du sud, une grande et haute terrasse, plantée d'arbustes, semée de fleurs, avait vue sur les Champs-Élysées et la place Louis-XV. L'hôtel, où fréquenta l'abbé de Périgord, est aujourd'hui le cercle de l'Union artistique. Quelques moments de la jeunesse de Talleyrand se sont passés à l'un des côtés des colonnades construites par Gabriel; sa vieillesse devait se passer et finir à l'autre côté, rue Saint-Florentin.

Voici madame d'Héricourt, « une bonne femme », qui avait épousé un ancien intendant de la Marine, Bénigne du Troussel d'Héricourt. « Elle aimait l'esprit, les jeunes gens et la bonne chère. » Chaque semaine, elle donnait un grand dîner. A cette table fort agréable l'abbé de Périgord rencontrait Choiseul, Narbonne, l'abbé Delille, Chamfort, Rulhière, Marmontel, l'abbé François Arnaud, littérateur alors en vogue, l'abbé Bertrand, qui s'était fait un nom dans l'astronomie.

A cette liste déjà longue de belles amies, il ne faut point

oublier d'ajouter les trois femmes avec qui il s'était lié lors du sacre de Louis XVI, la duchesse de Fitz-James; la vicomtesse de Laval, la duchesse de Luynes; chez celle-ci, il passa la fin de l'été de 1786, au château de Dampierre.

Les lectures étaient une des modes de l'époque. Le comte de Creutz, ministre de Suède, recevait à table, une fois par semaine, les mêmes convives que madame d'Héricourt. « Nous y fûmes trois ou quatre fois; mais Marmontel, à force de lectures de tragédies, dispersa tout le dîner; je tins bon jusqu'à *Numitor*. » Dîners aussi et lectures chez le comte de Vaudreuil, l'ami de madame de Polignac et du comte d'Artois, qui reçut souvent Talleyrand dans sa résidence de Gennevilliers; chez le duc de Liancourt, le grand-maître de la garde-robe, qui sera le pair de la Restauration aux idées libérales; chez madame Devaines, femme d'un premier commis du Contrôle général à l'époque de Turgot. Le comte de Rochecouart, M. d'Albaret, madame Vigée-Lebrun, le célèbre peintre, faisaient entendre des musiciens. L'abbé de Périgord trouvait ces concerts « savants et ennuyeux ». Il n'entrait point dans les querelles sur la musique, qui furent une maladie de ce temps; Rameau et Dalayrac, Piccini et Gluck le laissaient indifférent. Mais il fallait se faire voir dans certains salons; c'était un moyen d'acquérir à bon compte la réputation d'un homme d'esprit, comme on le disait des invités de madame Geoffrin. Il alla donc aussi aux réunions musicales, comme il allait aux lectures, aux dîners, aux soirées. Les salons de Paris lui fournissaient le plaisir de vivre, pendant ces années qui précédèrent la Révolution, sous des formes diverses et sans cesse renouvelées.

Quand Talleyrand passait en revue les personnes et les salons qu'il fréquenta dans les années qui suivirent sa sortie de la Sorbonne et qui précédèrent son élévation à l'épiscopat, on pouvait s'attendre à le voir donner quelques détails sur une femme avec laquelle il eut une liaison intime à cette époque et qui le rendit père. Il n'a trouvé qu'une occasion de la nommer dans ses *Mémoires*; c'est en 1796, lors de son débarquement à Hambourg, à son retour d'Amérique; il l'a fait d'une manière toute accidentelle et bien sommaire; il

veut bien dire alors qu'elle passait pour lui « avoir été fort attachée ». C'est tout et c'est vraiment peu pour la mère de son fils. Il s'agit de la comtesse de Flahaut, plus tard comtesse de Souza.

Adélaïde-Marie-Émilie Filleul était la fille du fermier général Filleul et de la femme de celui-ci qui, avant son mariage, était passée par le Parc aux cerfs. Rien de plus spirituel, de plus vif, de plus séduisant que cette jeune fille; à sa grâce naturelle s'ajoutaient maints talents de société : le chant, le clavecin, le dessin, les petits vers. Bien des soupirants prétendaient à sa main. Parmi eux elle avait distingué un gentilhomme, d'une vieille famille du Beauvaisis, maréchal de camp, dont le nom sonnait bien, Alexandre-Sébastien de Flahaut de La Billarderie, comte de Flahaut. Il avait près de cinquante-quatre ans; elle venait d'en avoir dix-huit. Trente-six ans de différence ne furent point un obstacle; elle l'épousa, le 30 novembre 1779. Elle avait une sœur aînée, qu'on disait être une fille de Louis XV et qui avait épousé le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour. Le frère de son mari, le comte Charles-Claude La Billarderie d'Angiviller, était directeur général des bâtiments du roi. Cette double parenté valut au comte et à la comtesse de Flahaut la faveur d'un appartement au Louvre. C'est là que l'abbé de Périgord allait la voir et que Gouverneur Morris le rencontra plus tard, quand il était évêque d'Autun. L'Américain, qui a noté dans son *Journal* les assiduités de Talleyrand, l'aurait volontiers évincé auprès de la comtesse, dont il était lui-même fort épris. En 1785, le 21 avril, sur le point d'avoir vingt-quatre ans, la jeune comtesse donna le jour à un fils, qui reçut les prénoms de Charles-Joseph. Le père de cet enfant n'était point le mari de la comtesse, mais son amant, l'abbé de Périgord; lors de cette naissance, celui-ci avait trente et un ans. Cette paternité ne peut être mise en doute. Plusieurs passages du *Journal* de Gouverneur Morris en témoignent d'une manière positive. Le comte d'Angiviller, beau-frère de la comtesse, s'exprimait en ces termes : « Un enfant qui, joint à la certitude qu'il ne m'est rien, a le tort, très étranger à lui sans doute, d'être le fils d'une femme pour laquelle mon mépris est sans bornes. » Ou encore :

« Avec le concours de la méchanceté et la perfidie de la dame que vous savez et ses liaisons avec le monstre mitré qui fut son amant et qui est le père de cet enfant. »

On sait la fortune du fils de l'abbé de Périgord : il fut général, ambassadeur, grand chancelier de la Légion d'honneur; il mourut le jour même de la capitulation de Sedan, le 2 septembre 1870. Il s'était fait aimer de la reine Hortense, dont il avait eu un fils, Morny, le célèbre président du Corps législatif sous le règne de Napoléon III. Morny racontait que, dans son enfance, on l'avait conduit rue Saint-Florentin, chez le prince de Bénévent; le vieillard s'amusait de l'esprit de cet enfant, qui était son propre petit-fils; il avait prédit qu'un jour il serait ministre. Si Talleyrand avait vécu jusqu'à 1851, il aurait estimé que le coup d'État du 2 décembre, dont son petit-fils fut le principal organisateur, n'avait été qu'une réédition, revue et augmentée, du 18 fructidor, qui avait eu son entière approbation.

Tout Paris ne connut pas les conséquences d'une liaison que madame de Flahaut appelait un mariage de cœur et à laquelle elle se refusait de faire aucune infidélité; la chose fut d'autant moins ébruitée que le mari n'eut pas le mauvais goût de faire du scandale en élevant une protestation contre la naissance de cet enfant. Mais tout Paris connaissait l'intimité des relations entre la jolie comtesse et ce prêtre à la mode. Qui s'en serait étonné? L'époque du plaisir de vivre fut l'époque « où le vice, loin d'être un obstacle, fut souvent un titre à la faveur ». L'abbé de Périgord était un mauvais sujet, tout à fait au goût du jour, vicieux et séduisant. Quant aux ménages irréguliers, le monde leur faisait fête. Le chancelier Pasquier ne raconte-t-il pas que, quand il venait d'avoir dix-huit ans, justement en l'année 1785, on le présenta en quelque sorte parallèlement chez les femmes légitimes et chez les maîtresses de ses parents et des amis de sa famille? Il passait la soirée du lundi chez l'une, la soirée du mardi chez l'autre. Et il était d'une famille de magistrats! Magistrature et clergé étaient loin de donner toujours l'exemple de la moralité.

Si l'abbé de Périgord avait complètement oublié l'une des

promesses solennelles faites au jour de son ordination, il n'oubliait pas de pousser sa fortune dans toutes les directions où il pensait réussir. Il ne lui suffisait pas d'avoir été agent général du clergé et de s'être signalé à l'attention de ses pairs, qui lui avaient voté, en plus de la gratification ordinaire de 24 000 livres, deux gratifications extraordinaires, l'une de 4 000 livres, l'autre de 3 000; loin de rentrer dans le silence, il entendait se faire remarquer du public par des projets divers, ainsi : supprimer la loterie royale créée en 1776; améliorer le sort du bas clergé, en portant les portions congrues de 500 francs à 750; autoriser les femmes des matelots péris en mer et dont la mort n'avait pas été constatée, à convoler à de secondes noces. Mais la plupart de ces idées, étaient, selon lui, « d'une trempe trop forte » pour les hommes avec qui il voulait s'en servir; « on disait : C'est de la jeunesse; avec un peu d'usage, cela passera ». Cependant les personnes qui avaient la pratique des affaires commençaient à faire attention à lui, comme Panchaud, le grand banquier, Foulon, le conseiller d'État, Favier, l'un des anciens agents du Secret du roi, Sainte-Foy, le trésorier du comte d'Artois, qui deviendra son confident intime. Sa réputation grandissait.

Calonne avait été appelé en 1783 au contrôle général des Finances. Avec ce ministre plein de suffisance et d'illusions, l'ère des difficultés semblait disparue. On s'abandonnait à l'optimisme. Chacun avait son projet pour réformer les finances. « Les jeunes femmes, dit Talleyrand, parlaient pertinemment de toutes les parties de l'administration. Je me rappelle qu'à un bal, entre deux contredanses, madame de Staël apprenait à M. de Surgère ce que c'était que le domaine d'Occident; madame de Blot avait une opinion sur tous les officiers de la marine française; madame de Simiane trouvait qu'il ne fallait point mettre de droits sur les tabacs de Virginie. »

Le ministre cher aux courtisans et qui, quoi qu'on en ait dit après sa chute, n'était ni un ignorant ni un sot, servit un peu de maître et de modèle à l'abbé de Périgord; celui-ci avait vingt ans de moins. Ils s'étaient rencontrés dans le monde, chez la duchesse de Luynes, la baronne de Staël, la

vicomtesse de Laval, la duchesse de Polignac, et ils s'étaient convenu tout de suite. Un Anglais, qui a bien connu Talleyrand, dit ceci : « Talleyrand fit son apprentissage de la politique sous M. de Calonne, et apprit de ce spirituel ministre l'heureuse facilité de traiter les affaires sans effort et sans cérémonie, dans le coin d'un salon ou l'embrasement d'une fenêtre. Dans l'exercice de ce talent, il égala la facilité et surpassa l'esprit de son modèle; mais il y apportait des qualités que Calonne ne posséda jamais, à savoir beaucoup de véracité, de discrétion et de clairvoyance. »

L'arrivée au contrôle général de l'ancien intendant de Lille avait été favorisée par l'abbé de Périgord; il a raconté lui-même le rôle qu'il avait joué en la circonstance. La caisse d'escompte traversait une crise difficile. Le contrôleur général d'Ormesson avait dû décréter le cours forcé de ses billets, ce qui en avait amené tout de suite la dépréciation. C'est alors que la mode féminine connut les chapeaux dits à la Caisse d'escompte, c'est-à-dire sans fond. Comme agent général, l'abbé de Périgord avait à tenir compte, dans le budget du clergé, d'un grand nombre de ces titres. A l'assemblée générale des actionnaires, il fit un rapport d'ensemble sur la question. « Je m'attachais, dit-il, à développer tous les avantages du crédit public; j'en démontrai l'importance; j'établis que tout était possible à qui possédait un grand crédit, que le crédit seul pouvait suffire à tous les besoins du commerce, des grands établissements d'exploitation, des manufactures, etc. Après avoir exposé tous les avantages du crédit, je parlais des moyens de l'obtenir et de le conserver. » Sur ces entrefaites, l'homme qui inspirait la confiance fut nommé contrôleur général; dans les premiers mois, tout lui réussit à merveille. Son succès semblait la justification des paroles de l'agent général du clergé. *

Environ trente-trois ans plus tard, le prince de Bénévent traçait, à tête reposée, ce portrait du ministre dont il avait été l'ami pendant quelque temps. « M. de Calonne avait l'esprit facile et brillant, l'intelligence fine et prompte. Il parlait et écrivait bien; il était toujours clair et plein de grâce; il avait le talent d'embellir ce qu'il savait et d'écartier ce qu'il ne savait pas... Dupe de sa vanité, il croyait de

bonne foi aimer les hommes que sa vanité avait recherchés. Il était laid, grand, leste et bien fait... Ses entours ne valaient rien. Le public lui savait de l'esprit, mais ne lui croyait point de moralité. Lorsqu'il parut au contrôle général, on crut y voir arriver l'intendant adroit d'un dissipateur ruiné... Comme tous les esprits très faciles, il avait de l'étourderie et de la présomption. C'était la partie saillante de son caractère ou plutôt de sa manière d'être. »

Les femmes fréquentaient volontiers les salons de ce contrôleur général : ainsi deux parentes de l'abbé de Périgord, sa tante Marie-Élisabeth de Talleyrand comtesse Charles de Chabanne La Palisse, la baronne Louis de Talleyrand, femme de l'un de ses oncles, qui était une nièce du contrôleur général; ainsi encore la vicomtesse de Laval, la princesse de Robecq, madame d'Harvelay, que Calonne devait plus tard épouser à Londres. La présence de ces femmes élégantes était une raison de plus pour un abbé mondain de se trouver aux soirées du ministre. Plus tard, il racontait chez la duchesse de Duras que, dînant un soir chez Calonne, il y était arrivé avec une fiole que lui avait donnée Cagliostro, le charlatan à la mode, et dont l'eau merveilleuse guérissait les migraines. Justement, la princesse de Robecq, étendue sur une bergère, souffrait de violents maux de tête. Il lui applique sur le front une compresse imbibée de quelques gouttes de l'élixir. Les douleurs ne cessent pas; mais, par je ne sais quelle maladresse, il égratigne le front de la patiente. On le maudit, on veut le lapider; pour lui, il se félicite d'avoir appris à si bon compte que l'élixir de Cagliostro était inoffensif.

En 1786, l'année où le parlement de Paris rendit son arrêt dans l'affaire du collier, Talleyrand et Mirabeau entretenaient les relations les meilleures; ils s'étaient connus chez le banquier Panchaud. L'abbé de Périgord avait obtenu de Calonne qu'il envoyât Mirabeau en mission à Berlin. Celui-ci devait y diriger une enquête diplomatique, il devait aussi s'y occuper d'affaires d'argent, et les questions d'agiotage étaient parmi celles qui passionnaient le plus Talleyrand. Pendant les onze mois que dura l'absence de Mirabeau (juillet 1786-mai 1787), l'abbé de Périgord fut le correspondant de son ami. Il rece-

vait ses dépêches, les déchiffrait, les retouchait au besoin, les remettait à Calonne, qui les donnait à lire au roi et à Vergennes.

Mirabeau n'était pas sans quelque jalousie à l'égard des sentiments que Talleyrand ne lui avait pas cachés à lui-même pour sa chère Yet-Lie, Henriette-Amélie de Nehra. Il écrivait à son amie : « Il m'a souvent parlé de la passion qu'il avait affichée pour toi, et j'avoue qu'il a mis dans tout cela un manège et une perfidie qui me l'ont fait prendre en horreur. » Cependant il reconnaissait qu'il était « toujours dans la plus haute faveur », et à Calonne il parlait de l'abbé de Périgord avec les termes les plus élogieux.

« M. l'abbé de P... joint à un talent très réel et fort exercé une circonspection profonde et un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnaissance et de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est et doit être tout entière à l'homme qui sait concevoir et qui ose exécuter.

» Il y a un autre avantage pour vous : son ascendant sur P... (Panchaud) réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, et met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talents qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P... de M. P... Vous pouvez, monsieur, confier à l'abbé de P... le travail délicat qu'en ce moment surtout vous ne devez pas abandonner à des commis. »

Quand Mirabeau écrivait à Talleyrand, il l'appelait : « Mon cher et très cher Maître »; la formule était bien déférente à l'égard d'un correspondant qui était son cadet de cinq ans. Une lettre, datée de Brunswick, le 14 octobre 1786, contient ces passages : « Pardon, mon cher Maître, si je déborde; mais à qui confierais-je mes inquiétudes, si ce n'est à vous, mon ami, mon consolateur, mon guide, mon soutien? Vous êtes plus qu'un homme d'État pour moi, vous pour un serrement de main duquel je donnerais tous les trônes du monde! Ah! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique... Je vous le demande à vous, mon très cher Maître, dont les sentiments énergiques et les hautes pensées échappent

par tant de côtés à la contagion de légèreté, d'insouciance, d'égoïsme et d'inconséquence qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez. » Talleyrand répondait à l'unisson : « Adieu. J'aime bien à vous dire, mon cher Comte, que c'est pour la vie que je vous suis tendrement attaché. »

Calonne se félicitait de ses rapports avec l'abbé; il disait à Mirabeau (lettre de mars 1787) : « Je vous écrirai demain ou après-demain, et en commun avec l'aimable et excellent abbé de Périgord. » De son côté, Talleyrand exprimait sa complète adhésion à la politique de Calonne; il écrivait à Mirabeau : « Vous ne pouvez trop louer M. de Calonne. Il faut le soutenir par communes louanges pour mener à bien cette grande affaire et lui montrer surtout la gloire qu'il va acquérir. »

La grande affaire dont il est question dans cette lettre, c'est la prochaine convocation de l'assemblée des notables. Très grande affaire en effet, sorte de révolution administrative, si l'on se rappelle que, depuis l'année 1626, c'est-à-dire depuis cent soixante ans, il n'avait jamais été question d'assemblée de ce genre. Mais la détresse du Trésor était telle, malgré tous les expédients auxquels il avait eu recours depuis trois ans, que Calonne avait eu l'idée de ressusciter cette chose morte; pour lui, c'était la dernière carte à jouer. Il en avait fait adopter le projet au conseil et, tout à l'ivresse de ce succès, il était venu en informer son amie la duchesse de Luynes et Talleyrand, qui faisait alors un séjour au château de Dampierre; c'était à la fin de l'été de 1786. Cinq mois environ plus tard, au milieu de février 1787, quand l'assemblée devait s'ouvrir le 22 du même mois, Calonne avait fait appel à l'abbé de Périgord et à d'autres personnes pour mettre sur pied les mémoires et les projets de lois qui devaient être soumis aux notables. Talleyrand s'était acquitté le mieux qu'il avait pu de ce travail improvisé; avec les documents que les bureaux lui avaient communiqués, il avait rédigé en entier le mémoire et la loi sur les blés. Il avait travaillé avec M. de Saint-Genis au mémoire sur le paiement des dettes du clergé et avec M. de La Galaizière au mémoire sur les corvées.

L'assemblée s'ouvrit à Versailles le 22 février. L'abbé de

Périgord ne faisait pas partie des 137 membres qui la composaient, membres du haut clergé, grands seigneurs, premiers magistrats, riches propriétaires et autres; mais il en suivit les discussions avec un intérêt passionné. Il en comprenait toute l'importance. « Il s'agissait, dit-il, d'opposer aux résistances des parlements l'ascendant d'une opinion plus forte et plus éclairée; d'attaquer le colosse des privilèges ecclésiastiques; d'égaliser le produit des contributions publiques aux besoins de l'État, en changeant tout le système d'impôt; d'établir des règles fixes et depuis longtemps désirées sur le reculement des barrières, sur les corvées, sur la liberté du commerce des grains, etc. » Presque tout de suite la situation du contrôleur général se trouva mise en péril. Cependant Talleyrand croyait encore à son succès; il le disait à son ami Choiseul-Gouffier, qui était alors ambassadeur à Constantinople, dans une longue lettre du 4 avril 1787 :

« Je t'envoie, mon ami, les discours de M. de Calonne à l'ouverture de l'assemblée des notables et les mémoires qui ont été soumis aux discussions des bureaux dans la première et seconde division... Tu trouveras dans cet envoi-ci d'excellente besogne; c'est à peu près le résultat de tout ce que les bons esprits pensent depuis quelques années. Les oppositions sont extrêmement fortes; M. de Calonne a eu le tort de ne pas rendre publiques (*sic*) ses mémoires dès le commencement de l'assemblée; le public instruit aurait contenu les notables qui ont mis leur gloire dans l'opposition et qu'il est bien difficile actuellement de tirer de cette route-là...

» Ce sont, comme de raison, les privilégiés qui mettent le plus d'activité dans toutes leurs attaques contre M. de Calonne et maintenant on a fait de l'affaire actuelle une affaire personnelle. On croit qu'en culbutant M. de Calonne, ce serait culbuter ses projets, et c'est bien vraisemblable; mais il paraît impossible que le roi ne le soutienne pas. Encore quinze jours, et il a victoire gagnée.

» Alors il sera fait par Louis XVI le plus heureux changement dans l'administration qu'il y ait eu à aucune époque. Des administrations provinciales et plus de privilèges : c'est la source de tous les biens. Il n'y a rien qui ne puisse être fait par les administrations provinciales, et il n'y a pas de

changement heureux qui puisse être fait sans elles. Mon ami, le peuple sera donc enfin compté pour quelque chose.

» Tu attendras avec bien de l'impatience les lettres que t'apporteront (*sic*) le premier courrier. Il sera décidé de tout pendant cette quinzaine. Si le roi fait tous les changements annoncés, son règne sera celui de la monarchie et le plus brillant et le plus utile.

» Je n'ai pas autre chose dans la tête. Comme tu nous manques dans ce moment-ci, toi, noble, élevé, populaire! »

Sainte-Beuve a rendu les armes à ce morceau si bien enlevé et inspiré par un esprit généreux, et il a eu pleinement raison. « C'est vif, dit-il, court, agréable, aimable, en même temps qu'on y sent un premier souffle de libéralisme sincère, un souci des intérêts populaires qui semble, en vérité, venir du cœur autant que de l'esprit. »

L'optimisme de l'abbé de Périgord reçut bien vite un démenti complet. Calonne se vit chargé de tous les péchés d'Israël, une coalition se forma contre lui, le roi ne le soutint pas. Le 30 avril, il était destitué et exilé en Lorraine, tandis que Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, était nommé chef du conseil des finances. L'assemblée des notables prenait fin le 25 mai. Le 16 juillet, l'abbé Sabatier de Cabre, conseiller clerc au parlement, partisan du duc d'Orléans, réclamait la convocation des États généraux. C'était l'aurore d'une ère nouvelle qui se levait sur la France.

Au moment même où le ministre ami de Talleyrand quittait les affaires, Mirabeau avait complètement changé de sentiments à l'égard de celui qu'il avait appelé son cher Maître. Le 28 avril, en chargeant le comte d'Antraigues de faire parvenir une lettre à l'abbé de Périgord, il s'exprimait sur le compte de celui-ci dans les termes les plus amers.

« Ma position, écrivait-il, assombrie par l'infâme conduite de l'abbé de Périgord, est devenue intolérable. Je vous envoie, sous cachet volant, la lettre que je lui écris; jugez-la et envoyez-la lui. Je répète, envoyez-la lui; car j'aime à penser que cet homme vous est inconnu, et je suis bien sûr, au moins, qu'il devrait l'être à tout homme de votre trempe. Mais l'histoire de mes malheurs m'a jeté entre ses mains, et il me faut encore user de ménagement avec cet homme vil, avide, bas et intri-

gant; c'est de la boue et de l'argent qu'il lui faut! Pour de l'argent, il a vendu son honneur et son ami. Pour de l'argent, il vendrait son âme, et il aurait raison; car il troquerait son fumier contre de l'or. Adieu, cher comte... Paris, rue Sainte-Anne, hôtel de Gênes, 28 avril 1787. »

D'où vient cette grande colère? Mirabeau se sert d'une expression qui fait déjà penser à l'injure ordurière que Napoléon jettera un jour à la face du prince de Bénévent. Peut-être en voulait-il à l'abbé de Périgord de n'avoir pas empêché que sa *Dénonciation de l'agiotage* lui ait valu une nouvelle lettre de cachet. Peut-être sa jalousie avait-elle été éveillée de nouveau au sujet de madame de Nehra. Mais les violences de Mirabeau ne duraient point; malgré tout, il se sentait un faible pour cet abbé corrompu et agioteur, en qui il reconnaissait un peu sa propre nature, avec en plus je ne sais quelle séduction dans le cynisme; Talleyrand passait alors pour être l'amant de la baronne D..., qui habitait au Luxembourg. Au mois d'août 1788, Mirabeau écrivait à sa chère Yet-Lie: « On a tiré quatre exemplaires sur vélin de mon ouvrage (*la Monarchie prussienne*) pour ce que j'ai de plus cher au monde, vous, l'abbé de Périgord, le duc de Lauzun et Panchaud. »

Ami de Lauzun, familier de madame de Montesson, l'abbé de Périgord faisait partie de la société du duc d'Orléans; il était devenu de bonne heure un habitué des fêtes du Palais-Royal. Rien d'étonnant, avec l'incrédulité ou l'indifférence qui était au fond de sa nature morale, qu'il partageât les idées et les pratiques de ses hôtes. Suivant sa propre expression, le duc de Chartres (Philippe-Égalité) avait eu, en 1771, « la gloire d'être élu grand-maître des francs-maçons ». C'était une gloire et une grande situation aussi; car, devenu « souverain grand maître de tous les conseils, chapitres et loges du grand globe de France », S. A. S. Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, qui avait alors vingt-quatre ans, avait le pouvoir de « concentrer sous une seule autorité toutes les opérations maçonniques ». On devine à quoi ce pouvoir occulté et tout-puissant pourra arriver dans la préparation et la réalisation de l'idée révolutionnaire.

La maçonnerie, dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle,

était chez nos pères en pleine prospérité. Des bulles pontificales avaient été en vain fulminées contre elle; en vain, la Sorbonne aussi, qui n'avait pas toujours été d'accord avec Rome, avait déclaré qu'on ne pouvait pas faire adhésion aux loges. Pour les contemporains de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, c'étaient des paroles vaines. L'opinion, qui était pour la maçonnerie, lui recrutait des membres un peu dans toutes les classes sociales, clergé, noblesse, magistrature, finance, haute bourgeoisie. L'engouement devint tel qu'on dut instituer pour les femmes des loges d'adoption. La duchesse de Chartres, fille du duc de Penthièvre, se fait affilier en 1773; la duchesse de Bourbon, sœur de son mari, est proclamée, en 1776, grande-maîtresse des loges d'adoption; son autre belle-sœur, la princesse de Lamballe est nommée, en 1781, grande-maîtresse de toutes les loges écossaises régulières de France.

L'abbé de Périgord fut franc-maçon comme tous les gens à la mode. Il était le premier surveillant d'une loge qu'il avait établie à Paris en 1786 de concert avec le duc d'Orléans; et d'où devait sortir, quand l'Assemblée nationale se transféra à Paris, le club des Jacobins première manière. Lors de sa mission en Prusse, Mirabeau, qui fréquentait déjà les loges maçonniques, avait été initié à Brunswick aux mystères de l'illuminisme bavarois; de retour en France, il introduisit les nouveaux systèmes dans la loge des Philalèthes, où son premier collègue en initiation fut son ami de Périgord. Le nom de celui-ci figure encore dans la loge des Amis réunis, qui avait pris depuis 1788 une grande extension et qui allait former le groupe maçonnique le plus important de Paris. Dans la Société des Trente, on trouve le nom de Talleyrand avec les noms de Le Pelletier de Saint-Fargeau, La Rochefoucauld, d'Aiguillon, Condorcet, Sieyès, La Fayette, du Port, Target, Roederer, Dupont de Nemours. Ses membres se recrutaient dans deux des plus illustres loges du Grand Orient, la loge des Neuf Sœurs, fréquentée par les philosophes, et la loge de la rue du Coq-Héron, fréquentée par les grands seigneurs. Pourquoi ce nom des Trente? On a supposé, non sans vraisemblance, que pour faire partie de la Société des Trente, il fallait être parvenu au grade de Chevalier Kaddoch

ou de Trentième. Les Trente auraient formé comme une société civile continuant dans le siècle l'action commencée dans le temple. Quoi qu'il en soit, aucun doute n'est possible sur l'initiation maçonnique de l'abbé de Périgord; on peut même supposer qu'il était, à la veille de la Révolution, un haut dignitaire de la franc-maçonnerie.

Amphitryon des matinées de Bellechasse, bibliophile à l'esprit très large, familier des salons à la mode, ami intime d'une femme mariée, père d'un enfant adultérin, collaborateur de Calonne et de Mirabeau dans leurs combinaisons politiques et financières, agioteur, franc-maçon: voilà bien des rôles pour l'abbé de Périgord, arrivé à trente-quatre ans. On voit mal celui qui le destinait à recevoir la consécration épiscopale: aucun, certes; mais il était prêtre, — la condition était nécessaire et suffisante, — ses fonctions d'agent général du clergé avaient attiré l'attention sur lui et il portait un grand nom.

G. LACOUR-GAYET,

*de l'Académie des Sciences morales
et politiques.*